

Malika Mokeddem
La passion des langues : Jaillissement de la création
et itinéraire d'une vie

Dr. Zoubida Belaghoueg
Université Mentouri, Constantine



Synergies Algérie n° 4 - 2009 pp. 139-148

Résumé : *Les métissages langagiers et multiculturels produisent des interactions qui influent sur les modes de pensée et les comportements des individus. L'ensemble de l'œuvre de Malika Mokeddem est une vraie mosaïque culturelle. La langue d'emprunt, associée à la culture populaire bédouine, à l'influence et à la séduction du désert et de la mer, ont permis à l'écriture de l'auteure de se déployer sur une série de huit romans, où elle dit sa vie, son identité de femme, sa patrie et sa venue à l'écriture, par la grâce de la fusion des cultures. Mais aussi ayant été bercée par la culture bédouine, celle - ci, prend souvent le dessus dans la narration qui par moments est douce et contique, et par d'autres, coléreuse. Y ont contribué également d'autres contacts artistiques qui ont eux aussi leur propre expression, la musique et la peinture.*

Mots-clés : *oralité - langue française - fusion - écriture - passion.*

Abstract: *Linguistic and multicultural contacts bring about interactions that have an effect upon the thought modes and individuals' behavior. Malika Mokeddem's whole work is a real cultural mosaic. The loan languages together with the bedouin popular culture, the influence and the attraction of the desert and the sea have allowed that woman, her homeland and how she came to writing thanks to culture coalescence. Indeed she has been brought up from the cradle by the bedouin culture, a culture which often gets over in narration that is soft and storytelling at times and choleric again. Other artistic contacts have also contributed to it and have their own expression too: they are music and painting.*

Keywords: *morality - French language - writing - coalescence - passion.*

المخلص : تزواج اللغات المتعددة الثقافات تنشئ تفاعلات تؤثر على أشكال التفكير والسلوك عند الأفراد. تعتبر مجموعة أعمال مليكة مقدم فسيفاء ثقافية حقيقية. إن خليط اللغة المستعارة و الثقافة الشعبية البدوية مع تأثير وإغراء الصحراء والبحر سمحا لكتابة المؤلفة بالانتشار في سلسلة مكونة من ثمانية روايات، أين سردت حياتها وهويتها كامرأة، وطنها ومجبتها إلى الكتابة بفضل فصاحة وامتزاج الثقافات إضافة إلى تشبعها بالثقافة البدوية والتي لها الأثر البالغ وبخاصة في سردها سلسا حيناً وساخطاً حين آخر. ساهمت كذلك اتصالات فنية أخرى والتي تجلت في تعبيراتها الخاصة وهي الموسيقى والرسم.

الكلمات المفتاحية : الشفاهة - اللغة الفرنسية - الكتابة - الامتزاج - الشغف

L'interaction des contacts multiculturels et langagiers influe sur les modes de pensée et les comportements des individus. Au-delà de ses bienfaits éducatifs et instructifs, la richesse culturelle permet la construction de soi et l'édification identitaire.

Dans la littérature algérienne francophone, le contact des langues a permis aux écrivains de se dire, souvent à travers une écriture interculturelle. Certains récits font part d'un imaginaire où se télescopent plusieurs langues : l'arabe dialectal, le berbère, la langue arabe académique, la langue française, et aussi, parfois l'anglais et même l'espagnol. L'interculturalité et forcément l'interlangue sont les ferments créateurs qui fondent la richesse de la littérature et sa multi-appartenance.

C'est par la faveur de la langue française que Malika Mokeddem a entrepris sa marche de l'écriture, depuis *Les hommes qui marchent*, jusqu'à *Mes hommes*. Le pouvoir de cette langue, fusionné avec celui de l'oralité, a permis à l'écriture de se déployer. Les récits de cette auteure mêlent de façon inextricable les parcours réels et imaginaires à travers l'espace, à travers la vie, à travers soi-même, à travers les langues, à travers les arts et la littérature. La progression romanesque se fait par un glissement graduel et diversifié : glissement d'une langue à une autre, glissement du réel vers l'imaginaire, glissement entre l'histoire d'une vie et celle d'une écriture- création, le tout écrit dans un va-et-vient spatial permanent, allant du désert à la mer. L'intérêt du déplacement réel se trouve dans les significations qu'il suscite. L'écriture de Malika Mokeddem est très mobile, comme elle l'est, elle-même, par son origine bédouine. L'auteure dévoile des choses sur elle, sur ceux qui l'entourent, sur sa vie tout court. Et simultanément à cela, est racontée une autre histoire, celle de l'amour de la langue et sa passion pour l'écriture. Les deux itinéraires, celui de sa vie et celui de l'écriture, sont signifiés par les titres du premier et du dernier récit qui se répondent en écho : « *je marche et je continue* ».

Itinéraires d'une vie et d'une écriture

Même si les intrigues diffèrent d'un roman à un autre, deux aspects essentiels se partagent l'espace textuel : l'autobiographie et la création, *i.e.* l'écriture et la peinture. Comme tous les romanciers, Mokeddem parle d'elle, des bribes de sa vie sont parsemées çà et là, parallèlement aux raisons qu'elle en donne quant à sa venue à l'écriture et à sa passion pour la création. « *Histoire de ma vie* », aurait été un titre très juste pour l'ensemble de son œuvre, une vraie fresque. L'auteure réussit à nous donner à lire un demi siècle de son existence à travers huit récits successifs, où il est question de sa vie propre, de sa passion pour la culture orale, et de tout ce qui l'a amenée à l'écriture dans la langue française :

« *Quatre années de travail acharné pour mon premier livre Les hommes qui marchent. Quatre années à ausculter l'enfance et l'adolescence. Dans un texte de ce temps là j'écris : Ils se sont bousculés, les mots du silence, les mots de toutes les absences (...).Ecrire, écrire et la giration des mots évente les tourments. L'écriture est le nomadisme de mon esprit sur le désert des manques sur les pistes sans issue de la nostalgie* ». (*La transe des insoumis*, p. 84).

L'interdite, narre l'expérience d'une femme médecin formée en France et qui essaye de retourner pour exercer dans son pays où règne l'intolérance. Baignant dans l'autobiographie, le récit remonte jusqu'à l'enfance, pour dire toutes les interdictions vécues par Sultana. Les similitudes entre ce personnage et l'auteure sont frappantes, déjà par le champ sémantique des prénoms, Sultana signifiant princesse, et Malika, reine, et l'auteure de dire :

« L'interdite, c'est la femme que je suis qui fait irruption, aux prises avec son histoire - quand je dis son histoire, c'est-à-dire l'histoire de l'Algérie, et puis ma propre histoire que j'essaie de dompter qui écrit et qui dit « je », même si elle la camoufle derrière Sultana, et derrière tous ses personnages.»¹

Dans ce récit, elle reproduit le schéma triangulaire classique : père-mère-enfant, du tout début de sa vie et en fait un constat non idyllique de ce qui lui a rendu la vie difficile. La douleur était la seule marque de l'enfance, ses premiers souvenirs ne sont que de peine et de désespoir, ce qu'elle répètera inlassablement dans l'ensemble des récits qui ont suivi.

Avec *Des rêves et des assassins*, par rétrospection, redéfilent les premières années de l'indépendance à travers une fiction inspirée d'une histoire réelle qui lui a été racontée.

Kenza est une enfant arrachée à sa mère par un père violent et polygame et qui retournera un jour à Montpellier sur les traces de sa mère et à sa recherche. C'est un roman pamphlétaire sur la condition de la femme, l'auteure le situe entre Oran et Montpellier, dès les premières lignes du roman, le ton est déjà donné :

« Quelque chose était déjà détraqué dans ma famille, bien avant ma naissance. Mon père, lui, avait déjà sa maladie, le sexe. (...).Enfant, je l'ai observé à son insu. Maintes fois. Maintenant il n'est plus qu'une caricature. (...). Ma mère, elle, je ne l'ai jamais connue. Ma prime enfance est marquée par son absence autant que par les excès de mon père .Le manque et l'outrance. Deux énormités opposées et sans compensation (...).Quelque chose était détraqué dans le pays, depuis l'Indépendance. Mais ça je ne le savais pas » (*Des rêves et des assassins*, pp. 9 ,10,21).

Dans *La nuit de la lézarde* et dans *N'zid*, les personnages féminins de Mokeddem ont pris plus d'assurance que ceux des premiers récits. Nour et Nora sont en attente d'amour, en quête de bien-être. Ces deux derniers romans sont moins dans l'actualité, Mokeddem semble avoir pris du recul, elle est plus apaisée :

« Mais, maintenant, je crois que je suis en train de retrouver vraiment une sérénité parce que j'ai envie d'écrire quelque chose de diamétralement différent, de ne pas me laisser dévorer par la contestation, d'être la romancière que j'ai envie d'être et non pas seulement quelqu'un aux prises avec l'actualité. (...).J'ai envie d'écrire quelque chose de tranquille»², confit-elle.

Par contre, si dans les premiers récits, elle se masque en offrant d'elle différents visages, *La transe des insoumis* et *Mes hommes* sont purement autobiographiques. Narrés à la première personne, ils se recourent avec les premiers romans où des bribes de sa vie sont repérés et répétés. Le je éparpillé

dans les premiers romans, devient un *moi* à part entière, assumé jusqu'au bout, et qui figure toujours en présence de deux autres personnages, ceux qui, entre autres, sont à l'origine de ses dire et délire : son père et sa mère.

Quand la mère est à peine évoquée, le père, lui, est désigné du doigt dans *Mes hommes* et c'est à lui qu'elle s'adresse. Les premières pages du roman sont poignantes, elles lui sont destinées, lui, le père de tous les interdits et des mésententes :

« *Mon père, mon premier homme, c'est par toi que j'ai appris à mesurer l'amour à l'aune des blessures et des manques. A partir de quel âge le ravage des mots ? (...). A quatre, cinq ans, je me sentais déjà agressée, (...). C'est dans cette cachette qu'un jour j'ai eu envie de mourir (...). Pendant quelques secondes, j'avais vraiment eu envie de mourir. (...), un jour, je t'ai trouvé poussant un vélo flambant neuf sur lequel trônait le premier de tes fils. Vous riez aux éclats. Je suis l'aînée. Ton fils n'avait que quatre ans (...), j'en suis restée sans voix. Cette fois-là, c'est ta mort que j'ai désirée, mon père. De toutes mes colères et mes peines. J'aurais voulu que tu meures sur l'instant tant m'était intolérable ce sentiment que j'étais déjà orpheline de toi, (...). Ce jour-là, je t'ai haï mon père. (...). C'est ce jour-là que j'ai commencé à partir mon père, (...). Moi je voulais de l'amour et de la joie. » lui dit-elle, (*Mes hommes*, pp. 5-9).*

C'est un déferlement, un déversement de tout ce qu'elle a pu accumuler et qu'elle comptait lui dire, n'ayant pu le faire plus tôt, d'autant plus qu'il ne savait pas lire. Le tout est écrit dans une langue et un style simples, le lecteur se rend compte de cette envie d'être toute naturelle, de s'exprimer sans fioriture aucune, de dire le vide affectif réel et le temps des blessures qui n'est pas terminé. *Mes hommes*, a été écrit dans un contexte différent de celui des premiers récits. Mokeddem fait le point sur sa vie, et c'est sa vie qui déploie la narration. Le roman s'insère dans une perspective autobiographique mettant en scène toutes les figures masculines qu'elle a côtoyées en commençant tout naturellement par son père, son premier homme.

Du point de vue écriture et structure, l'auteure adopte le modèle classique dans l'ensemble de ses romans avec une narration à la troisième personne, sauf pour les deux derniers. Écriture linéaire versant dans le témoignage, elle emprunte au conte sa trame narrative. Pareille que Latifa Ben Mansour, Mokeddem a été dans son enfance imprégnée d'oralité. Et c'est la grand-mère Zohra qui, dans *Les hommes qui marchent*, comme Lalla Kenza dans *La prière de la peur*³, conte à sa petite fille l'histoire de sa tribu de bédouins à la manière d'une légende, « son art de conteuse prenait ses plus belles envolées (...). Elle y mettait tant de cœur », dit-elle, (*Les hommes qui marchent*, p. 13).

Leïla a hérité de sa grand-mère cet art de conter qui s'est vite transformé en art d'écrire, « l'oralité est quelque chose d'important pour moi (...), avant les livres, ma première sensibilité aux mots m'est venue par elle »⁴.

Plus que contact, les deux langues, l'orale et l'écrite, sont en totale fusion, quand ce n'est pas la première qui prend le dessus, guidant la narratrice dans sa manière de raconter :

« Raconter ? Raconter... Mais par où commencer ? Il y avait tant à dire ! Elle n'eut pas à chercher longtemps. Sa plume se mit à écrire avec fébrilité, comme sous la dictée de l'aïeule qui revivait en elle. Un souffle puissant dénoua ses entrailles et libéra enfin sa mémoire », (Les hommes..., p. 321).

Car l'art d'écrire était absent dans le monde bédouin :

« Lire et écrire (n'étaient) que pure extravagance. Depuis des siècles, personne dans le clan n'avait eu recours à l'écriture (...). Notre histoire ne se couche pas entre l'encre et le papier. Elle fouille sans cesse nos mémoires et habite nos voix », (Les hommes..., p. 16).

L'essentiel à relever dans cette marche de l'écriture de Mokeddem est que la passion avec laquelle ont été écrits les premiers romans, n'est plus aussi coléreuse que dans les deux derniers. L'auteure a décidé d'être plus sereine et plus calme, d'être une romancière tout court, « Il y a eu une rupture, aussi bien d'écriture que de ton, dans mes livres »⁵, dit-elle.

N'zid est une véritable méditation sur sa vie personnelle et sur sa vie d'écrivaine, la traversée de la mer lui a permis de s'écrire et de se réaliser aussi par une autre expression artistique, la peinture :

« Elle regarde tout à tour la mer et le portrait de son père. Le besoin de peindre, celui de se jeter à l'eau, la regagnent aussi indissociables qu'irrésistibles, dans la même intranquillité. Elle saisit pinceaux et fusains sans aucune idée de ce que ses mains vont produire », (N'zid, p. 71).

Les coups de crayon sont des mots qui parlent à sa place, ils expriment le mutisme d'antan hérité de sa mère, et c'est depuis l'enfance que cette autre langue l'a séduite,

« Je n'aime pas les mots. Surtout dans ma voix. Ils m'écrasent et m'étouffent. Je préfère la légèreté du dessin. Dès l'enfance le dessin a été ma façon de ne choisir aucune de mes langues. Ou peut-être les fondre hors des mots dans les palpitations des couleurs, dans les torsions du trait pour échapper à leur écartèlement » écrit-elle dans N'zid (p. 113).

Dessiner c'est se reconstruire, c'est recouvrer sa mémoire, et le dessin a été salutaire pour elle, tout autant que la musique, essentiellement les sons du luth qui prennent la place des mots.

Le contact des langues : naissance d'une passion

« Et peu à peu, les livres ont remplacé le verbe de ma grand-mère et m'ont nourrie, m'ont structurée »⁶.

L'amour des mots est né chez Mokeddem depuis ses premières lectures, elle en parle dans ses récits à travers les différentes figures féminines en lesquelles elle se projette. Elle s'est nourrie dans sa prime jeunesse de la lecture de différents auteurs français et autres, ce qui a amplifié chez elle sa passion pour l'expression artistique.

Leïla dans *Les hommes...*, est une jeune adolescente qui très tôt a pris conscience des bienfaits de la lecture, les livres lui ont révélé un monde dont elle ne soupçonnait pas l'existence, ils lui ont apporté la consolation qui lui manquait et l'accompagnait dans sa solitude. Le premier contact avec le monde de l'éducation : l'école, la langue française et la lecture, lui ont permis de comprendre sa propre condition à travers celle de sa mère à laquelle elle refuse de ressembler :

« Craie, ardoise, encrier, plumier cahiers, livres...Leïla avait eu d'abord un contact charnel, sensuel, avec les éléments qui allaient façonner son esprit. (...). Plume, cahiers et livres allaient devenir ses seules lignes de fuite hors de tous les enfermements (...). Plus tard encore, ils seraient ses armes et moyens de résistance », (*Les hommes...*, p. 124).

Dans *L'interdite*, Sultana raconte ses peines et son exil, l'écriture est pour elle rébellion et thérapie aussi. L'auteure est médecin dans la réalité et pour elle l'écriture c'est sa médecine. L'écriture provenant de blessures profondes devient antidote contre la peur. Mokeddem conjure la peur et la douleur. L'écriture est apaisement et aussi survie, elle est nécessaire, parce qu'il faut écrire pour ne pas se taire :

« Je suis saisie par cette urgence (...). L'écriture m'aide à ne pas laisser détruire l'Algérie dans ma tête par tout ce qui arrive (...). Quand j'écris je suis sous l'effet de la colère et de la douleur, et je suis là à tenter de survivre en écrivant »⁷, confie-t-elle à *El Watan*.

Yasmine dans *Le siècle des sauterelles*, très jeune a aussi découvert le plaisir de l'écriture,

« Emportant sous son bras la petite besace (...). La musette contient la précieuse petite bouteille de parfums et son écritoire : son calame, objet de ses soins les plus jaloux, du midad, deux cahiers, l'un pour les poèmes, l'autre pour les contes, (...). Elle écrit. Elle écrit (...). Elle va à cloche-cœur de poème à poème, à cloche-rêve de conte en légende dans une solitude devenue conquête. Elle écrit les contes du père », (*Le siècle...*, p. 227).

Et comme Sultana, dès son plus jeune âge, Yasmine avait l'esprit éveillé et rebelle. Sa rébellion, elle l'exprimait aussi par son accoutrement, quand elle se vêtit en bédouin avec une djelleba et un sérual au lieu d'une fouta, comme le faisait Isabelle Eberhardt, qui l'a fascinée aussi par ses écrits, autant que Tolstoï, Dostoïevski, Gorki, Sartre, Beauvoir, Camus et Faulkner. Si la solitude et la lecture étaient ses seules libertés dans son adolescence, l'avènement de l'écriture a été salutaire pour elle :

« On me dit souvent que ma maison est à mon image, arabe et méditerranéenne. Sitôt que j'y ai habité je me suis mise à l'écrire. Comme si l'écriture avait attendu ce lieu pour enfin venir. A vrai dire un autre désarroi m'y avait jetée (...). Mais depuis je n'ai plus besoin de fuir. Depuis, c'est l'écriture le plus grand départ, c'est là que j'essaie d'aller plus loin. Maintenant je dois interpeller ces silences du passé pour mieux habiller le bastion de ma solitude », écrit-elle dans *La transe...*, p. 29).

Dans *N'zid*, Nora est peintre, c'est une autre façon de s'exprimer qu'elle a choisie, parce que les mots dit-elle,

« m'écrasent et m'étouffent. Je préfère la légèreté du dessin. Dès l'enfance, le dessin a été ma façon de ne choisir aucune de mes langues. Ou peut-être de les fondre toutes hors des mots, dans les palpitations des couleurs, dans les torsions du trait pour échapper à leur écartèlement », (p. 113).

Peindre c'est aussi une façon d'écrire, c'est une autre forme de transposition de la réalité. Comme l'écrivain a ses mots, l'artiste peintre a sa palette et ses couleurs pour rendre tous les effets qu'il veut, et la joie de l'expression artistique emplit de bonheur l'esprit de Nora.

C'est par la reproduction des paysages qu'elle traverse, qu'elle arrive à se libérer et à libérer son esprit. Et c'est sans difficulté qu'elle passait de la peinture à l'écriture et vice versa,

« Elle prenait ses pinceaux et travaillait ses sensations aux couleurs offertes. C'est ici qu'elle s'est laissée aller à l'infidélité de la caricature et au désir de s'attaquer à la peinture. C'est dans cet interstice entre rocailles et eau que la nature lui est devenue une source d'inspiration » (La transe..., p. 191).

Si l'écriture est la médecine de Mokeddem comme elle l'a déclaré, on peut comprendre qu'elle l'est aussi pour le lecteur, comme le dit cette expression populaire algérienne *« soigner avec des mots »*, ce qui relève de leur pouvoir thérapeutique.

L'écriture étant rébellion et résistance, l'auteure se bat avec les mots, écriture coléreuse :

« Moi j'ai toujours été du côté de la véhémence, du côté de la colère, et je ne peux pas ne pas écrire sur l'Algérie de cette façon là. Les douleurs de l'Algérie m'atteignent quotidiennement. Mon corps est en France mais mon cœur et mon esprit restent en Algérie. Les nouvelles douloureuses qui arrivent de mon pays ravivent aussi mes blessures ».⁸

Ecrire pour Mokeddem c'est avancer dans son imaginaire avec toute sa sensibilité de bédouine, mêlant à la fois beauté et tragique. Appartenant à la tribu des marcheurs, les Bédouins, on peut comprendre aussi que l'écriture est une marche pour l'auteure. La marche étant voyage, elle est aussi la recherche de quelque chose qui se nomme évasion, errance, et libération : *« L'écriture est le nomadisme de son esprit dans le désert de ses manques, sur les pistes sans issue de la mélancolie »*, dit Mahmoud dans *Le siècle des sauterelles* à propos de Yasmine, (p. 147).

En dépit de la violence dans laquelle baignent les récits, l'aspect esthétique n'est pas occulté. Au-delà des fonctionnalités de l'écriture et du point de vue littéraire, il est un autre aspect chez Mokeddem : le poétique, très présent, particulièrement dans les deux premiers romans, où l'auteure travaille sa langue d'écriture à partir de son enracinement. L'acte d'écrire étant voyage en

soi, elle promène son lecteur dans un territoire inconnu, le grand Sud, envahi de lumière, espace où les bornes sont bannies et les frontières dissoutes, c'est l'infini peuplé de dunes dans une écriture fluide, dégageant odeurs, culture et sensibilité nomades. Les mots écrits dans la langue française sont mêlés aux airs de flûte et aux tintements des bijoux des Bédouines.

L'écriture c'est une liberté de l'imaginaire qui permet de créer des fictions où se mêlent la jouissance de posséder la langue et celle de rêver, de s'évader, de s'extraire de la réalité et du monde qui entoure quand la douleur devient extrême, celle de l'enfermement et de l'étouffement :

« Conter, c'est échapper à l'instant. C'est refuser de n'être jamais qu'une borne de sa course. Conter, c'est le saisir en plein temps. C'est le déplier en éventail de mots. Tu t'en éventes et le railles. Puis tu le replies, fermé dans le nœud de la narration. Tu en cueilles un autre et tu recommences à l'effeuiller », dit-elle dans *Le siècle des sauterelles*.

C'est de cet ici et de ce là-bas que Mokeddem tient la légitimité de son acte d'écriture. Son aisance de la narration montre la maîtrise de ce va-et-vient entre l'Orient et l'Occident. Choisir ses mots c'est faire ses pas dans le désert, « *le nomadisme des mots* » lui permet de remonter le temps et de l'affronter comme elle affronterait l'immensité du désert

Au-delà des frontières culturelles et langagières

Il n'existe pas de texte qui n'ait de lien avec d'autres qui lui sont antérieurs. Les écrivains sont des érudits, ils lisent, se documentent, et leur mémoire emmagasine ces lectures qui à un moment ou à un autre surgissent sous différentes formes, consciemment ou inconsciemment. L'écriture est alors tissée comme une toile d'araignée, et le point nodal de la fiction est déployé à travers un faisceau de relations interculturelles.

Dans le récit de Mokeddem la mer parle à Nora, elle lui parle dans des langues autres que le français, l'arabe et l'anglais, « *ces langues qui m'assiègent* », dit-elle en réminiscence à l'ouvrage d'Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*⁹.

La signification de toutes ces langues que lui parle la mer, est à chercher dans l'universalité des langues, et c'est la mer qui abolit les frontières, favorisant plutôt les contacts et les métissages.

Puis de ses ballades d'entre les langues et les cultures, l'auteure replonge dans la sienne propre, sa mémoire la mène vers autrefois. Zana lui raconte les histoires de Djoha, de Targou, de Ghoul et Ghoula, en commençant par la formule magique et séductrice, « *Hagitec, magitec* », l'auteure en donne la signification, « *Je te conte sans venir à toi ? Je te donne mon conte sans me livrer ? Tu vas avoir mon conte mais tu ne l'auras pas ? (N'zid, p. 103)*.

Ici la légende orale se transforme en légende écrite, « (...) *j'étais très imprégnée de tradition orale, où je me suis attachée surtout à essayer de la rendre, de l'insuffler dans la langue française* »¹⁰, confie-t-elle.

La scripturalité de Mokeddem épouse les formes orales, d'où cette interaction langagière qui donne au discours et à l'écriture une dimension de préservation de la mémoire et une autre identitaire. L'oralité algérienne écrite dans la langue française efface les frontières entre les langues, dans une fusion heureuse.

Chez Mokeddem il y a comme une volonté d'abolition des frontières culturelles. Les références vont des auteurs français, américains, russes, lus dans sa jeunesse, jusqu'à la mythologie grecque qui l'a emmenée sur la mer, à la manière d'Ulysse. De ses origines de bédouine, elle va à la rencontre d'autres cultures dans lesquelles elle s'engouffre pour mieux se retrouver. Du désert elle plonge dans la mer, car qui est l'origine de l'autre ? La mer ou le désert ? Dans *N'zid* Nora navigue sur la Méditerranée, le temps du récit, comme Ulysse, le temps de son Odyssée. Et si Ulysse recherchait sa patrie, Mokeddem, elle, recherche ses origines dans la mer, parce qu'elle a précédé le désert. Elle cherche à renaître, « n'zid » dit-elle, comme le signifie le titre du roman.

La même mer est encore évoquée dans *La transe des insoumis*, avec le même itinéraire,

« Depuis dix sept ans, je passe tous mes étés en mer : Corse, Sardaigne, Italie, Espagne, Sicile, Tunisie, Grèce, Turquie... Du reste, en bateau, dès que la côte disparaît à l'horizon, on se sent au bout du monde. C'est ce que j'aime. Le bout du monde atteint. La fatigue, les tracasseries de la terre vite éteints par la plénitude de la mer (...). Toutes ces années de nomadisme marin m'ont maintenue dans l'exploration de ma Méditerranée... » (La transe ..., p. 115).

Plus qu'espace d'évasion ou de recherche, la mer est exploration. Nora explore sa propre mer intérieure cherchant à comprendre les failles de son enfance. Mais la mer n'est pas seulement douce et belle, elle a aussi son caractère, et quand elle est en furie, elle devient la mère dure de l'enfant.

La fusion des cultures et des langues donne aux récits de Malika Mokeddem deux dimensions : interculturelle et intertextuelle. Puisant dans toutes les sources, l'écrivaine parvient à réconcilier l'oral et l'écrit. Elle redonne sa place à la culture des origines, au patrimoine populaire, et cela peut être lu comme étant une démarche pour une autre finalité : la dimension identitaire. En plus des langues orale et écrite et de la peinture, le contact avec la musique auréole sa création des sons, *i.e.* des mots propres du luth qui lui parviennent comme une autre séduction de l'ouïe. L'œuvre de Malika Mokeddem est ainsi une mosaïque de différents langages artistiques, une immense partition musicale où chantent les langues quand elles ne se répondent pas en échos.

Notes

¹ In *Algérie Littérature / Action* n° 22-23, juin 1998, p. 225.

² Idem cit. p. 225.

³ Paris, Ed. La Différence, 1997.

⁴ Op.cit., p. 216.

⁵ Idem, p. 226.

⁶ Ibidem.

⁷ *El Watan*, 16 août 1995.

⁸ *El Watan*, 16 août 1995.

⁹ Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, 1997, Albin Michel, Paris.

¹⁰ op. cit. p. 226.

Bibliographie

- Ben Mansour, L. *La prière de la peur*, 1997, Paris, Ed. de la Différence.
- Djebar, A. *Ces voix qui m'assiègent*, 1997, Paris, Albin Michel.
- Mokeddem, M. *Les hommes qui marchent*, 1990, Paris, Ramsay.
- Le siècle des sauterelles*, 1992, Paris, Ramsay.
- L'interdite*, 1995, Paris, Grasset.
- Des rêves et des assassins*, 1995, Paris, Grasset.
- La nuit de la lézarde*, 1998, Paris, Grasset.
- La transe des insoumis*, 2003, Paris, Grasset.
- N'zid*, 2001, Paris, éd du Seuil.
- Mes hommes*, 2005, Paris, éd. Grasset, Alger, Ed. Sedia, 2006.
- Algérie Littérature/Action*, n° 22-23, juin 1998, Paris, Marsa Editions.
- El Watan*, Alger, 16 août 1995.